Document generated on 04/18/2024 8:06 p.m.

Québec français

Borduas au pays des non-voyants

Gilles Perron

Number 109, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56332ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Perron, G. (1998). Borduas au pays des non-voyants. *Québec français*, (109), 24–24.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Paul-Émile Borduas, *Autoportrait*, 1928.

Paul-Émile Borduas vivait au pays des aveugles ; nous voici désormais dans celui des non-voyants. À l'heure des célébrations qui souligneront à la fois l'importance symbolique et la rentabilité du célèbre artiste, on tentera bien de mesurer de toutes les façons le chemin parcouru depuis la parution de Refus global, il y a cinquante ans.

BORDUAS
AU PAYS DES NON-VOYANTS

par Gilles Perron

Ce « petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale » se réchauffe maintenant aux paroles des nouveaux grands-prêtres que sont les « zérotistes ». Le petit peuple a grandi et est devenu, selon les mots de René Lévesque, « quelque chose comme un grand peuple » (ce qui n'empêche pas de rêver à un référendum pour savoir enfin si nous sommes vraiment un peuple, petit ou grand). Nos prêtres ont troqué le col romain pour les chiffres arabes : les économistes guident la population et ils le font comme les curés d'autrefois, défenseurs d'une pensée unique. Le dieu Zéro et son acolyte Déficit ont de nombreux adeptes qui, s'ils manifestent parfois une petite colère, n'osent guère se révolter et opposer un refus global au discours ambiant.

Borduas s'exclamait : « Place à la magie ! Place aux mystères objectifs ! Place à l'amour ! ». Depuis, Alain Choquette est apparu, mais le mystère est toujours suspect ; quant à l'amour... Le maître serait-il satisfait ? Je ne me permettrai pas de répondre à sa place. Souvenons-nous simplement que les signataires du manifeste réclamaient, essentiellement, la liberté de penser et de créer : cela obtenu, tout le reste devenait possible. À l'aube de l'an 2000, il faudrait être de mauvaise foi pour dire que cette liberté n'existe pas au Québec, malgré ses limites : nous avons désormais le droit de penser ce que nous voulons et de créer ce que nous pensons. Mais nous n'avons pas toujours le droit de le diffuser. À l'ère du politiquement correct, ce que vous direz sera surveillé par le Congrès juif, par Alliance Québec, par l'Association des opprimés anonymes ; si vous vous appelez Jean-Claude Turcotte et que vous énoncez une opinion politique, on exigera de vous une autocritique publique que n'aurait pas désavouée l'ancien régime soviétique !

La rectitude politique passe par le langage. La langue de bois est tournée plus de sept fois dans la bouche, tellement qu'elle s'entortille sur elle-même : c'est l'art de parler de réalités essentielles avec des mots vides, art maîtrisé par le regretté (!) Robert Bourassa (Boubou 1) ou maintenant, mais sans en avoir l'air, par celui qui a toujours la larme au bord de l'œil, notre actuel premier ministre (Boubou 2). Parlons, donc, mais surtout disons peu. Il ne faut s'engager à rien, et ne jamais choquer : la communauté internationale a l'œil sur nous. Faisons encore semblant d'être social-démocrates, mais ne le disons pas : cachons ce mot que les agences de cotation américaines ne sauraient voir. Après tout, chacun sait que depuis que les aveugles sont devenus des non-voyants, la lumière (noire, mais enfin...) leur est apparue. Celui qui est complètement sourd est heureux de savoir que, désormais malentendant, il doit bien entendre au moins un peu.

Borduas parlait de voir autrement ; Claude Gauvreau savait bien que ce n'est pas parce qu'on *entend* qu'on *comprend*. Ils ne craignaient pas de prendre « allègrement l'entière responsabilité de demain ». La phrase est désormais facile, convenue : dans le monde de l'euphémisme, tout le monde travaille pour l'avenir, justifiant ainsi n'importe quel présent. Mais il va de soi que personne, jamais, n'assume le passé. Dans cinquante ans, peut-être ?